

Zeitschrift: Schweizer Erziehungs-Rundschau : Organ für das öffentliche und private Bildungswesen der Schweiz = Revue suisse d'éducation : organe de l'enseignement et de l'éducation publics et privés en Suisse

Herausgeber: Verband Schweizerischer Privatschulen

Band: 17 (1944-1945)

Heft: 6

Rubrik: Schweizerische Hilfsgesellschaft für Geistesschwäche

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 29.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La protection post-scolaire des enfants arriérés

Alice Descoedres, Genève

(Suite et fin).

N'est-il pas tragique que ce soit justement au moment où il a le plus besoin d'aide et de soutien qu'il se trouve abandonné. Il y a là une tâche immense où pouvoirs publics et charité privée doivent collaborer, si l'on veut que toute la peine et la science déployées à l'école en faveur de l'arriéré ne le soient pas en pure perte.

Dans une école bien comprise l'orientation professionnelle a déjà indiqué à ceux et celles qui quittent l'école les domaines où ils ont le plus de chances de réussir. Mais le travail est loin d'être au point. M. Munch, directeur de l'Office d'Orientation professionnelle pour les jeunes gens à Berne constate l'extrême difficulté de placer les jeunes gens arriérés, maintenant que la crise gêne déjà si fort le placement des normaux. Cependant, du point de vue économique, comme de celui de la justice sociale, il faut que ces jeunes trouvent un travail adapté à leurs possibilités. M. Munch fait appel à la collaboration des maîtres de l'enseignement spécial: pour étudier les possibilités de travail des arriérés, dans les diverses branches, pour rechercher de bonnes places pour les apprentis arriérés; pour discuter avec les patrons des conditions de travail, pour placer leurs élèves, et les suivre une fois acceptés dans une place.

M. Munch considère comme une nécessité pressante la création d'ateliers de travail et d'observation pour handicapés. Il souhaite un home pour apprentis dont le développement est entravé, et aussi la création de classes spéciales dans les écoles industrielles et professionnelles. Et il est bien évident que les frais occasionnés par ce travail seront largement compensés par l'apport de force, de joie au travail que ces jeunes représentent pour le pays. On connaît la belle expérience faite à Zurich, dans l'Ecole de travail de M. Wunderli: sur les bords de la Limmat aussi, le vent des économies soufflait, et l'on s'est avisé que cette classe de travail avec deux tiers de travaux pratiques, jardinage, menuiserie, mécanique, etc., coûtait autrement plus qu'une simple classe verbale. D'aucuns auraient voulu y mettre le holà! Mais l'Ecole Sociale pour Femmes eut la bonne idée d'instituer une enquête pour savoir si ce sont les élèves de l'école de travail ou ceux d'autres institutions ou des classes spéciales qui restent le plus fidèlement dans le métier dont ils ont fait l'apprentissage. Le résultat fut un succès magnifique en faveur de l'école de travail, et, comme chacun sait l'importance qu'il y a à rester un ouvrier spécialisé, et non un manoeuvre errant de place en place et même de métier en métier, l'école subsista, au moins pour un temps... J'ignore la suite...

Je ne crois pas faire erreur en disant qu'en Suisse, comme ailleurs, c'est encore la trop grande majorité des enfants qui quittent la classe spéciale sans avoir été soumis à un examen d'orientation professionnelle. Et malgré la „Déclaration de Genève”, en faveur de l'enfant handicapé, nous n'a-

vons pas lieu d'être satisfaits de l'aide apportée aux enfants arriérés une fois hors de l'école.

À ce moment, plus que jamais, ces enfants auraient besoin d'une main tendue, d'une main ferme et douce, et ils sont abandonnés. Parfois, si les parents sont incapables, l'enfant choisira lui-même son travail, la première place venue, où le travail excédera les forces d'un jeune homme, à un âge où les droits du corps devraient être respectés. Une enquête faite à Genève, il y a 4 ans, nous apprend que quatre jeunes filles se sont trouvées mères à l'âge de 15 ans. Qui sait si une main amie intervenant, dès la sortie de l'école, n'aurait pu éviter ce malheur à des jeunes filles de milieu misérable?

D'une autre enquête, allemande celle-là, il résulte que c'est justement à l'âge de 15 ans que les jeunes filles tombent dans l'abandon moral, tandis que ce fait se produit déjà à 13—14 ans chez les jeunes gens. C'est donc précisément au moment où ils auraient le plus besoin de secours que les enfants sont abandonnés à eux-mêmes. C'est à peine croyable!

C'est une oeuvre d'amour, de patience, que ce Patronage d'autant plus nécessaire aujourd'hui que les familles semblent plus disposées qu'il y a quelques décades à se débarrasser d'enfants déficients: autrefois, les frères et les soeurs considéraient de leur devoir de s'occuper de leurs frères anormaux, une fois les parents décédés. Maintenant, il est de coutume de dire: Les asiles sont là pour quelque chose! Les communes, à cause des charges si lourdes qui pèsent sur elles en ces temps de misère, tendent aussi à rayer de ces charges les enfants malades, et à les laisser à l'initiative privée.

Nous empruntons quelques faits concernant la nécessité du patronage, aussi bien que les meilleures conditions de placement, à la riche expérience de notre collègue de Berne, M. H. Wurgler, ancien directeur de l'Institut de jeunes filles de „Weissenheim”, et qui consacre tout son temps, et tout son cœur à suivre, non seulement au sortir de l'internat mais leur vie durant, ses anciennes élèves. Comme M. Munch, déjà cité, comme tous les spécialistes de la question, il est d'accord que c'est aux maîtres d'arriérés qu'incombe tout naturellement le devoir de veiller sur leurs élèves après l'école, puisqu'aussi bien, nul ne connaît comme eux leurs capacités, aptitudes et dons et, en conséquence, le travail qui leur convient.

Ce n'est d'ailleurs pas seulement du point de vue professionnel que l'arriéré a besoin d'être suivi. Sa détresse morale n'est pas moins grande. D'aucuns s'en vont répétant: Pourvu que les anormaux aient à manger, cela leur suffit; rien n'est si faux. Combien les faibles sentent leur infertune, combien ils souffrent intérieurement, combien la comparaison avec les normaux les déprime, comme le fait d'être souvent ignorés, méprisés, mis de côté leur est douloureux! En vérité, leur sort mérite

pitié et dévouement. Pour plusieurs, le directeur du Patronage est la seule âme amie, en qui ils puissent mettre leur espoir. Ils écrivent à leur protecteur: Vous êtes la seule personne au monde qui vous occupe de moi! Souvent leurs lettres témoignent de leur grande confiance et de leur détresse. Heureusement, il est beaucoup de personnes qui ont au cœur cette pitié pour les déséquilibres et il n'est pas rare que les déficients placés dans des familles y soient traités comme des enfants de la famille!

A Paris, c'est une femme au cœur généreux, Mme Nouca, qui crée le Service social des enfants normaux — (maintenant, on évite absolument ce terme, malsonnant pour ces pauvres enfants et pour leurs parents). Toutes les heures qu'elle ne passe pas dans sa classe, elle court Paris, donne des conférences pour faire connaître la question, organise un véritable service absolument désintéressé, de consultations par correspondance, qui prend bientôt une telle ampleur, que 1718 cas lui passent entre les mains en 1926. Idée à retenir: elle propose une association d'anciens élèves pour aider les nouveaux, un patronage familial avec distractions et bureau de placement. Comme M. Hanselmann, elle est d'avis qu'il faudrait suivre les enfants leur vie entière, gérer leurs intérêts avec sollicitude et désintéressement. Elle fait appel aux jeunes ouvriers et ouvrières pour créer des ateliers. Presque sans ressources, elle quitte sa place officielle pour créer un internat, où elle entraîne ses collaborateurs sur la voie du sacrifice, elle veille à tout; des privations quotidiennes entretiennent dans la maison l'atmosphère de dévouement et de don total qui permet d'accepter les pauvres petits, quelle que soit l'exiguité des ressources. Malheureusement, un mal impardonnable la terrasse, et c'est sa fille qui continue l'œuvre commencée: 50 enfants vivent à l'ombre des grands arbres du parc Ste Thérèse, 50 enfants qui — on l'espère — auront chaud au cœur dans l'existence...

Tandis que certains — M. Hanselmann est du nombre — préconisent un agent de Patronage, dont toute la vie est consacrée à cette activité, et qui est rétribué pour l'accomplir, on estime en Angleterre que cette action, absolument libre et volontaire, doit être attribuée à ceux qui veulent bien s'en charger: „Le dévouement ne s'achète pas”. Voilà pourquoi il faudrait reconnaître la gratuité des services. — Il nous semble bien qu'un salaire normal doit assurer la régularité et la durée de ces services, sans empêcher le dévouement.

6. Visites. Nous les avons vues indispensables pour que l'arriéré n'ait pas le sentiment d'être seul au monde, sans personne qui tienne en mains ses intérêts; et aussi simplement pour qu'il puisse raconter ses peines. J'ai expérimenté quelle joie c'est pour de pauvres êtres isolés de trouver une ancienne maîtresse qui s'intéresse à leur sort. A un de mes anciens élèves que je voyais dernièrement, après bien des années d'intervalle — je l'avais manqué chaque fois que j'allais chez lui — je demandai: „N'est-ce pas nous étions bons amis à l'école.” Et il me corrigea amicalement: „Nous le sommes toujours!” Le fait est que la constance de l'affection et la fidélité des arriérés ont quelque chose d'émouvant. Souvent, après 15, 20, 25 ans et plus, c'est par un cordial accueil qu'est

reçue la maîtresse qui a négligé si longtemps son élève, et les parents vous disent fréquemment: „Si vous saviez comme il parle encore souvent de l'école!” Certes, les visites sont une partie importante, peut-être la principale de l'activité de l'agent de patronage, car elles permettent le contact d'âme à âme, si nécessaire à des êtres tout à fait normaux — bien souvent — au point de vue de la vie affective.

„Combien cela nous réjouit, écrit M. H. Wurgler, quand nous voyons nos élèves arriver à une existence tranquille, lorsque nous les sentons capables de subvenir presque normalement à leurs besoins. Et combien cela nous réjouit de voir que l'Institut où ils ont été reste leur home, et qu'ils regardent le père et la mère de famille de l'Institut comme leurs propres père et mère!”

Selon les cas, lorsque surgissent des difficultés entre patron et employés, il faut aller chaque semaine voir comment cela marche; d'autres fois tous les mois, ou même à intervalles plus distants.

Les visites ont un excellent effet sur les patrons, qui voient qu'ils n'ont pas affaire à êtres abandonnés, mais que quelqu'un est derrière les employés qui prend en mains leurs intérêts et veille à leur conduite, mais aussi à leur bien-être.

7. Placement. — Il est de toute importance de ne pas se contenter de correspondre, mais de se rendre compte de visu des conditions de logement, de travail, de l'atmosphère qui règne dans la maison où sont placés les jeunes gens. M. Wurgler met en garde ses lecteurs contre le placement des jeunes gens en échange de leur entretien et de leurs habits. Les arriérés travaillent souvent machinalement, mais exactement; pour de simples besoins domestiques, ce défaut devient une qualité si les choses sont faites exactement, toujours de même. Il faut éviter de placer les jeunes dans de grands trains de maison; la présence d'autres domestiques a de graves inconvénients: l'arriéré peut devenir la risée du personnel, en outre on le charge de toutes les corvées. De même, il n'est pas toujours heureux qu'il soit avec des enfants: ceux-ci se rendent compte qu'il est arriéré et il perd l'autorité qu'il devrait avoir. Il est très important de voir comment il est logé, — les jeunes filles surtout — et si les patrons semblent pouvoir supporter ou la lenteur ou la difficulté de compréhension de l'arriéré, ou s'ils exigent un travail normal. Après avoir inculqué aux déficients des habitudes d'ordre et de propreté, il est de toute importance qu'ils ne soient pas placés dans un milieu malpropre, où ils perdent tout ce qu'ils ont acquis: parfois, un séjour dans l'institut s'est révélé nécessaire pour que l'employé reprenne ses habitudes de propreté et d'ordre! C'est auprès de chefs de maison patients et compréhensifs que nos jeunes arriérés se trouvent le mieux, déchargés d'une trop grande responsabilité, surveillés et entraînés au travail par l'exemple de leurs patrons. Dans un asile romand, le directeur me disait comme les plus bas parmi ses anormaux avaient aidé efficacement aux regains, entraînés par l'exemple du chef. Nous voyons déjà souvent en classe comme un enfant travaille parfaitement lorsqu'il est sous les yeux de la maîtresse, qu'il subit sa suggestion. Et dès qu'elle s'occupe d'un autre enfant, il n'est plus capable de faire cette besogne qu'il accomplissait pourtant seul, sans aucune aide, verbale ou autre.

Il en est encore de même plus tard. Je suis toujours étonnée quand j'entends des plaintes de ce que de pauvres petits déficients ne savent pas travailler seuls au jardin, comme si tous les enfants n'ont pas besoin d'être suivis pour accomplir très bien la plus simple besogne!

Cette surveillance constante permet d'éviter l'un des grands inconvénients du placement des déficients: l'instabilité; chez quelques-uns, changer de place, et souvent de métier, devient une véritable manie. Au contraire, lorsqu'ils trouvent un milieu sympathique, où ils se sentent de la famille, lorsqu'un travail à leur portée leur permet de satisfaire les employeurs, ils sont heureux de rester dans la même place des années durant, et même plusieurs décades. Parmi les anciennes élèves de M. Wurgler, une domestique a fêté le 50me anniversaire de son entrée en service. Le service domestique convient particulièrement aux retardés, il ne demande pas trop d'initiative, et peut s'adapter aux fonctions mentales de l'arriéré: suivant son degré d'intelligence, il ne fait qu'une petite partie de la besogne, ou davantage.

M. Wurgler cite le cas d'une jeune fille, où le rôle du patronage s'est montré particulièrement bien-faisant. Elle était traitée avec dureté dans une famille, où, sous prétexte de son arriération, l'on diminuait sans cesse ses gages. Lors d'une visite, la voyant malheureuse, M. W. parla de lui trouver une autre place; dès lors, changement de décor: tout à coup, elle se révélait indispensable; raison de plus pour changer, se dit l'homme expérimenté. Et c'est ce qui fut fait. Dès lors, la jeune fille écrit combien elle jouit d'être dans une famille où on ne lui adresse plus de propos grossiers, et où sa correspondance n'est plus contrôlée. „Vous pouvez m'écrire ce que vous voulez!"

Parmi mes anciens élèves, j'en ai pour lesquels une surveillance est inutile; chez de bons parents, le jeune homme s'est associé au père, fait lui-même la comptabilité et s'en tire très bien. Même deux élèves extrêmement apathiques, pour lesquels j'étais en peine, cheminent fort bien, l'un est père de famille, et semble faire face à ses obligations multiples: il y a dix ans qu'il travaille dans la même place. Mais il en est d'autres.

Un point intéressant, sur lequel M. Wurgler a obtenu souvent gain de cause, c'est d'engager, amicalement, sans aucune contrainte, les protégés à confier leurs économies à leur ancien maître. Il n'est pas rare que les retardés soient exploités ou par leurs patrons ou par les familles des employeurs; plus de 50 jeunes gens ont ainsi confié leurs économies à M. W. et quelques-uns arrivent à posséder plus de 1000 frs.

8. Santé. — C'est un fait bien connu que les arriérés sont ordinairement de plusieurs années au-dessous du niveau de leur âge, comme poids et taille. Et bien souvent la tuberculose et le rachitisme les guettent.

En notre temps de culture physique intense, peut-être ne se rend-on pas compte à quel point certains arriérés sont peu favorisés dans ce domaine. C'est en tous pays qu'on voit naître et prospérer les institutions diverses ayant en vue le développement physique de l'enfant. A Berlin la société „Fürsorge für geistig und seelisch Anormale" a créé des colonies (Horte) pour les enfants de classes spéciales et aussi des maisons de convalescence;

cette même société privée organise aussi des excursions pour enfants débiles. On considère les après-midi de jeux comme des moyens curatifs, pour aider l'éducateur à mieux comprendre l'enfant et ses difficultés. Les enfants sont répartis en groupes, qui viennent chacun une ou deux fois par semaine profiter de l'institution. En Belgique, les œuvres patronales ont organisé quantité de terrains de jeux, où les débiles sont conduits par groupes, pour toute la journée. Et l'auteur qui les décrit fait cette réflexion pleine d'humour: „Les élèves des écoles normales que l'on initie si méticuleusement à organiser le surmenage intellectuel des enfants auraient tout bénéfice à savoir comment on combat les effets de ce surmenage par des moyens appropriés."

En Hollande on n'a eu qu'à le louer du „Jardin d'hiver" pour les inéducables. C'est une vaste serre de verre, dont le sol est garni d'une couche épaisse de sable. Les enfants peuvent y jouer, en même temps qu'ils profitent des plantes, des oiseaux, d'un étang. L'expérience a démontré que ce terrain coûte moins cher qu'une salle de jeux, et qu'il est plus sain. Les enfants prennent de l'appétit et leur sommeil s'en trouve amélioré. (Dr. A. Voorhuijsen, inspecteur de l'enseignement primaire extraordinaire). Mlle Waeber, secrétaire de Pro Juventute, à Berne, se plaint de ce que le temps libre des enfants soit laissé au hasard. Elle voudrait qu'une loi soit instituée qui donne au minimum deux semaines de suite de vacances payées aux jeunes gens ayant quitté l'école, et que, en outre, des auberges de jeunesse, des excursions, etc. viennent encore aider à la sauvegarde de leur santé physique. En ce qui concerne l'utilisation des loisirs, nos jeunes gens sortis de l'école sont fort en retard. Une loi fédérale doit améliorer les choses. On prévoit la création de Gemeindestuben, d'ateliers pour les temps de loisirs, de bibliothèques, de salles de lecture et de jeux, et de places de jeux en plein air.

9. Législation. Propagande. Souvent un jeune homme aurait besoin, ou d'un changement de place, ou d'être mis dans un asile, ou de telle ou telle autre mesure; mais il ne veut pas, ou ses parents ne veulent pas, et l'on se trouve impuissant devant cette volonté négative, qui va contre les intérêts de l'enfant ou du jeune homme. Il faut alors que des mesures législatives viennent renforcer l'autorité du patronage. A Berne, M. Wurgler obtient de bons résultats en persuadant ses protégés de demander eux-mêmes à être mis sous tutelle, — ce qui leur permet de choisir leur tuteur. Ils s'y déclinent facilement, lorsque c'est une personne amie, qui leur a dès longtemps prouvé son intérêt pour leur sort, qui leur en montre les avantages. A Genève, sur la proposition d'une de nos collègues des classes spéciales, Mlle Seidel, la loi intervient jusqu'à l'âge de 18 ans; la Protection de l'Enfance appuie l'initiative privée lorsque celle-ci rencontre l'opposition des parents.

Enfin, l'une des activités du patronage, c'est d'intéresser la population entière au sort des arriérés, de lui montrer que les dépenses consenties en leur faveur n'en sont pas réellement, puisque des mesures préventives empêchent bien souvent les jeunes de sombrer dans la démentie ou la névrose, et puisque, du fait de leur préparation à la vie pratique, bien des anormaux qui auraient lourde-

ment grecé le budget de l'Assistance, arrivent à s'en tirer par eux-mêmes. M. Wurgler cite un fait qui illustre admirablement cette vérité: parmi les quelque deux cents anormaux dont il s'occupe, il n'y a que quelques anormaux profonds et quelques malades auxquels le patronage bernois paye des séjours de convalescence ou de vacances: tous les autres y pourvoient eux-mêmes! „C'est beau du point de vue économique, mais c'est beau aussi du point de vue moral”, ajoute-t-il... Dans cette propagande, il ne faut pas oublier les villageois, qui sont intéressants doublement, en ce qu'ils peuvent contribuer financièrement à l'aide aux anormaux, mais aussi prendre éventuellement des enfants retardés chez eux: on sait que les travaux de campagne sont parmi les plus accessibles aux retardés. En Belgique, une Commission royale, très étendue s'occupe aussi bien des vagabonds, des sourds-muets, des aveugles, que des faibles d'esprit. Elle suggère au gouvernement, par voie de conseils, de résolutions, de recommandations, les

réformes nécessaires. Elle multiplie tracts, conférences, affiches, circulaires pour faire connaître l'oeuvre et ses besoins. Enfin, elle cherche à multiplier les adhésions à une oeuvre qui réalise si parfaitement la pensée évangélique: „Ce que vous voudriez que les hommes vous fassent, faites-le de même pour le plus petit d'entre eux”.

Mme Mulle, une noble femme qui se dépense pour l'enfance malheureuse en Belgique, disait au Congrès International des Ecoles Sociales (Zurich 1938): „Que les éducateurs qui ont des enfants privés de leurs parents, avant d'entreprendre leur tâche magnifique et difficile se pénétrent bien de la nécessité d'un amour tel que celui de parents à l'égard de leur enfant: patient, généreux, inlassable, créateur. Avec un tel amour, tout est possible. Archimède a dit qu'avec un point, il pouvait soulever le monde. Avec la confiance comme point d'appui, nous pouvons faire épanouir des coeurs d'enfants et mettre au jour leurs merveilleuses possibilités”.

Die Arbeitskurve

von Dr. P. Moor und Max Zettner

Aeltere Lehrer erinnern sich wohl noch, wie vor 40 und 50 Jahren als eine Frucht der experimentellen Psychologie u. a. auch die Additionsversuche von Kraepelin bekannt geworden sind. Mit dem im Laufe der Zeit immer dringender werdenden Bedürfnis, für den Erzieher in möglichst kurzer Zeit ein Bild seines Zöglings zu erhalten anhand von Intelligenz- und Charakterprüfungen, tauchte auch Kraepelins Versuch immer wieder auf. Dr. P. Moor, der Leiter des Heilpädagogischen Seminars Zürich, und Max Zeltner, Direktor des Landeserziehungsheims Albisbrunn, Hausen am Albis, haben es nun unternommen, „die Arbeitskurve”, eine Anleitung für die Durchführung des Additionsversuches von Kraepelin als Hilfsmittel bei der Erfassung von schwererziehbaren Kindern und Jugendlichen herauszugeben. Für den Praktiker in der Erziehung, der immer wieder in den Fall kommt, über seinen Zögling ein Urteil oder ein Gutachten abgeben zu müssen, sind die verschiedenen Prüfungen, die über Intelligenz, Charakter, Affektivität Auskunft zu geben vermögen und seine eigenen Beobachtungen ergänzen, bestätigen, klären oder abgrenzen können, stets willkommene wertvolle Hilfsmittel. Für Leiter von Anlehrwerkstätten und gewerblichen Heimen für Jugendliche scheint die Schrift ein ganz wertvolles, willkommenes Hilfsmittel zu werden, das alle Beachtung verdient. Die Schrift umfasst 84 Seiten, kann vom Landerziehungsheim Albisbrunn, Hausen am Albis, bezogen werden zum Preise von Fr. 3.—.

„Die in diesem Heft eröffnete Schriftenreihe (die also, was ganz besonders erfreulich ist, noch weitere ähnliche Hilfsmittel erwarten lässt) stellt sich die Aufgabe, der Erziehung des Erziehers zu dienen; sie möchte durch die Art der Darstellung des Stoffes zu heilpädagogischer Ausbildung anleiten. Anhand von Einzelfragen sucht sie dem Praktiker zu zeigen, wie methodisches Vorgehen und persönliche Hingabe des Erziehers in jeder heilpädagogischen Arbeit sich ergänzen müssen. Das Ergebnis des Versuches ist eine eigentliche Arbeitsprobe. Die Aufgabe, während einer Stunde einstellige Zahlen zu addieren mit der beständigen Tendenz auf Höchstleistung, hat kaum etwas Anziehendes und verlangt eine nicht unerhebliche Anstrengung. Da sie sehr einfach

ist, kann sie jeder vollbringen; da sie sehr monoton ist, tritt schon nach Verlauf einer Stunde wirkliche Ermüdung ein. All dies führt dazu, dass die Arbeitskurve das Bild eines vollständigen Arbeitsverlaufes vor Augen stellt. Der Versuch zeigt dem Erzieher gerade das, was er für die Erziehung zur Arbeit wissen muss, was er beispielsweise bei der Unterbringung eines Zöglings in einer Lehrstelle dem Lehrmeister von den besondern erzieherischen Notwendigkeiten muss sagen können.

Die ersten und grundlegenden Untersuchungen über den Rechenversuch veröffentlichte im Jahre 1902 der Psychiater Kraepelin in seiner Schrift über „Die Arbeitskurve”. Unsere eigene Darstellung fußt auf den gesicherten Forschungsergebnissen, welche seit den Arbeiten Kraepelins zu Tage gefördert worden sind.”

Unsere Schrift beschreibt in ihren Ausführungen die Durchführung des Rechenversuches, die Konstruktion der Arbeitskurve und die Berechnung der individuellen Grundwerte, die Normenwerte, die Leistungshöhe, die Anfangsleistung, den Anfangsabfall, die Steighöhe, die Zeitlage des Gipfelpunktes, die Schwankung, die Fehlleistungen, Arbeitstypen, die Arbeitskurve und Erziehung zur Arbeit.

„Bei der Auswertung wird es sich zunächst darum handeln, anhand der Grundwerte Einblick in die einzelnen Eigenschaften des Arbeitsvorganges zu erhalten. Dann aber sollte aus den so erhaltenen Teilmomenten das Gesamtbild aufgebaut werden.

Wenn wir einen Menschen verstehen wollen, so müssen wir sein Wesen in allen seinen Einzelzügen wieder finden können. Denn in jedem Einzelzug spricht sich seine besondere Art aus. Wir haben darum auch eine einzelne Eigenschaft oder ein einmaliges Verhalten erst verstanden, wenn wir durch sie hindurch wieder den Menschen selbst erblicken. Diese Gedanken waren bei uns wegleitend für den Versuch, die Ergebnisse des Rechenversuches zu interpretieren.

Nun aber ist das Verstehen-können für uns Erzieher kein Selbstzweck, sondern ein blosses Mittel: Wir wollen unsere Kinder möglichst gut verstehen, um sie besser erziehen zu können. Für das Erziehen aber gilt etwas Aehnliches wie für das Verstehen. Auch hier

kommt es darauf an, immer das Ganze der Erziehung vor Augen zu haben. Wir wenden uns darum im folgenden noch der Frage zu, was uns gerade dasjenige Verstehen des Kindes, zu dem uns der Rechenversuch verhelfen kann, für die Erziehung des Kindes zu sagen hat. Die Ergebnisse des Rechenversuches werden darum am leichtesten und unmittelbarsten auf die Erziehung zur Arbeit anwendbar sein. Sie vermitteln eben einen Einblick in die Art und Weise, wie sich die Eigenart eines Menschen in seinem Arbeiten auswirkt. Sie lassen erkennen, wo seine guten Kräfte einem begonnenen Werk zu dienen vermögen und wo sie dies erst noch lernen müssen; sie zeigen, welcher Art die besonderen Schwächen sind und in welcher Weise sie den Arbeitsvorgang stören. Darum lässt sich erkennen, welche Aufgaben eine Erziehung zur Arbeit erst noch zu lösen hat.

Wir können in der Aufgabe der Arbeitserziehung drei Problemgruppen unterscheiden:

1. Es sind in der Arbeitserziehung pädagogische und psychologische Fragen zu unterscheiden und in ihrer Bedeutung richtig einzuschätzen.

2. Arbeit kann als Erziehungsmittel verwendet werden (Erziehung durch Arbeit); sie kann aber auch als Zweck der Erziehung in Frage kommen (Erziehung zur Arbeit). In der Arbeitserziehung hat die letztere Möglichkeit die grösste Bedeutung.

3. Innerhalb der Erziehung zur Arbeit bildet die Erziehung zur Arbeitsfreudigkeit im Sinne der Verantwortungsfreudigkeit das wichtigste Ziel der Arbeitserziehung.

Wichtiger als Zwangsarbit und Strafarbeit ist die Uebung. Sie beruht auf der Tatsache, dass innerhalb gewisser Grenzen jede Leistung gesteigert werden kann durch blosses Wiederholen der Leistung. Durch Uebung wird Arbeits-Gewöhnung erreicht. Soll aber das Arbeiten nicht nur konstanten Bedingungen gewachsen sein, soll es nicht einfach eine einzige und immer gleichbleibende Leistung vollbringen können, soll es vielmehr veränderte Bedingungen und neue Verhältnisse immer sofort als solche erkennen und sich auf sie umstellen können, dann genügt der Besitz einer Arbeitstechnik nicht mehr. Nun käme es darauf an, dass die natürlichen Antriebskräfte, die Interessen so gepflegt wären, dass der Arbeitende immer mit wachen Sinnen möglichst viel aufnimmt, sich aneignet und innerlich verarbeitet, was

ihm während des Arbeitens begegnet. Zum Erwerb einer Arbeitstechnik muss also eine Pflege der Interessen hinzutreten; und zwar braucht ein leistungsfähiges Arbeiten sowohl reiche als auch starke Interessen.

Aber keine Arbeit tut uns dauernd den Gefallen, gerade das von uns zu verlangen, was wir selber gern tun. Immer wieder wird es notwendig, dass wir auch da unsere Kräfte einsetzen, wo unsere natürlichen Interessen lieber etwas anderes wollten. Dass unsere Interessen zum Dienen erzogen werden müssen, dass das Ausschlaggebende in aller Arbeit eine Aufgabe ist, die uns gestellt ist und dass also Erziehung zur Arbeit schliesslich Erziehung zur Aufgabenwilligkeit sein muss, das geht daraus klar hervor. Wohl werden wir immer versuchen, das Interesse des Kindes zu wecken, zu pflegen zu gewinnen. Aber das reicht nicht aus. Es muss dienen lernen; es muss seinen natürlichen Kräften befehlen lernen; es muss Aufgaben als solche erkennen und anerkennen lernen. Dies alles bedeutet, dass Arbeitstechnik und Arbeitsinteresse zusammen erst die Arbeitstüchtigkeit ausmachen, zu der nun noch die Arbeitsgesinnung hinzutreten muss.

Einer Aufgabe dienen heisst aber, Verantwortung übernehmen. Darum können wir statt Aufgabefreudigkeit auch Verantwortungsfreudigkeit sagen. Und wenn nun dies das wichtigste Moment an der Arbeitwilligkeit wiederum wichtiger als die blosse Arbeitstüchtigkeit, dann erkennen wir, dass das wichtigste Mittel der Erziehung zur Arbeit das Uebertragen von Verantwortung ist.

Arbeitsfreudigkeit als Verantwortungsfreudigkeit ist das höchste Ziel und gleichzeitig das schwerste Problem aller Arbeitserziehung. Jaspers sagt: „Arbeitsfreude ist das Maximum dessen, was der Einzelne braucht, wenn er nicht erlahmen soll.“

Den Schluss des Schriftchens bildet ein Kapitel mit den Ergebnissen eigener Versuchsreihen, einigen Tabellen über Stundenleistung, Fehler-Prozente, Schwankungen und Steigungen in der mittleren Teilleistung und Gipfelleistungen in unausgeglichenener Arbeitskurve und endlich eine Reihe instruktiver Einzelbeispiele.

Wir sind überzeugt, dass die Arbeit Moor-Zeltner einem schon lange empfundenen Bedürfnisse der Heimpraktiker entgegenkommt und können sie mit voller Ueberzeugung empfehlen in der Hoffnung, dass aus der Schrift eine Schriftenreihe entstehe.

H.P.

Von meiner Arbeit an einer bernischen Hilfsschule

„Jamais je ne donnerai mon enfant dans cette classe! Il n'y a que des sots et des fous!“

So het d'Muetter Vuille gwätteret, wo me re der Franci het wölle i my Klass versetze, i d'Hilfsschuel.

Hilfsschuel heisse mer, der schönscht Name vo allne Schuele hei mer — und doch git's für d'Eltere chuum es ergers Gspänscht weder d'Ywysig vo ihrne Chind i d'Hilfsschuel. Mir verstah, dass es schwär isch für Eltere, wenn ihres Chind e Intelligänzschwächli het, wenn's i der Schuel mit den andere nid ma gfahre. Mir verstah's, wenn sie's versueche z'tribeliere, 's in e Privatschuel schicke, ihns mit Privatstunde überfordere, nume für ihns vor der Hilfsschuel z'bewahre. Verstah tue mer's. D'Zuekunftsorg drückt: Was soll us ihm wärde? 's chönnt usglachet wärde, wil's i die „Schwachsinnig“ muess und de — und das isch schier überall der Hountgrund vom sech-gäge-d'Versetzig-sperze: was

siege ömel ou disi und äini, wenn üses Chind dert hi chiem!

Dür ds Verblybe ir Normalschuel wird die schwachi Intelligänz nid behobe, im Gägeteil: gly scho versteit ds Chind nümm, was es lehre muess, mechanisch bringt es d'Sach mit vil Pouke no z'stand; aber sys Wüsse isch e Seifeblaatere. I der Hilfsschuel wette mer aber grad däm vorbüge und müglechscht jedem Chind sövel biete, wi-n-es cha verwärche, sövel, wi 's nötig het, für sys Läbe chönne ufz'boue. Wenn mer's nid geng chöi, so isch d'Unfähigkeit vo der Lehrchraft, e z'grossi Schuelerzahl (meh weder 12 sötte's nid sy!) oder e z'starchi Opposition vo den Eltere d'schuld.

Dass d'Hilfsschüeler usgfoppet wärde, isch leider wahr; aber es isch meh ds Apartige dran, wo zum Spotte reitz, weder d'Schuelart an und für sich. Was benütze d'Chind nid alls, für chönne z'spotte! Wo-n-i

als Chind ha müesse Schuelhuus wächslen und in en anderi Klass bi cho, bin i o e Zytlang d'Zilschybe vom Chindergspött gsi. Züseli het me mer deheim und i der fruechere Klass gseit, und das het die neue Klassegnosse gar gspässig dünkt. „Züseli, Züseli, Züseli! —“, so het's die erschte Tag us allnen Egge vüre ghornt. Aber settigs Gspött verleidet bald, und drum isch es o mit em Uslache wägem i-d Hilfsschuel-gah nienehalb so bös, wi d'Eltere föchte. Dass aber sie i ihrer Ehr verletzt würde, das isch der schlammst Punkt. Das gspürt me de no mängi Wuche nach em Ytritt vom Chind i d'Klass, dass sie beleidiget sy und ihri Wuet vor em Chind nid öppé verstecke. Oh, wenn die Eltere nume meh sech bewusst wäre, wi weni sie ds Rächt hei, vom Chind z'erwarte und z'verlange, dass äs ihri Ehr retti, sich nach em Wunsch vo ihne entwickli! „Das Kind gehört sich und Gott!“

Der Röbi het du nootti i d'Spezialklass müesse. „Dä Cheib chönnt scho, wen er wett! Loset, wenn er de nid guet tuet, so chlat ne nume toll ab!“ so het d'Muetter Chräjebüehl gschnouzet, wo sie der Röbi het zu mir bracht.

Er het ziemlech guet ta und ömel nach es paar Wuche de Chnopf scho fei e chly ufta, und einisch, wo-n-ihm ha ds Heft mit de nullfalsch Sätzli umegä, ganz vergnüegt gseit: „He, das isch komisch, im „Breitsch“ (Breitfeldschule) bin i geng der Schlächtischt gsi, und hie han i grad geng nullfalsch!“ Aer het natürlech nid gmerkt, dass bi üs d'Sätzli vil, vil liechter sy als ir fruechere Klass. Der Erfolg het ihm aber Uftrib gä; er isch e schaffige Bursch worde. Zum grosse Stuune vo der Muetter han i, ohni ne „toll müesse z'schla“, gueti Schuelbrichtre chönne schrybe.

Der Köbi isch o i där Klass. Er isch grüüsli e schwärfällige Erschteler; aber am Flyss fählt's de nid. Er ma aber glychwohl niene fertig würde. Mit de Normale man er nid gfahre, ds Pensem hetzt d'Lehrere, sie cha nid warte. Die andere würde grühmt, är isch niene nache. Jitz isch er im Zimmer 8 glandet. Dert isch kes Pensem, me darf Zyt la und warte. D'Sorgfalt vom Köbi chunnt zu ihrem Rächt. D'Lehrere cha rühme, und jitz würde em Köbi syner Backe ganz rot vor Yfer. Er seit nüt, d'Lippe sy feschzt zsäme gchlemmt, aber d'Aegli, lueget, wi die strahle!

Dass der Aernschi, ihre Bueb, dert abe i d'Lorraine söll, wott der Muetter Aeschlima doch nid i

Chopf. Nei, sövel guet wi-n-er list, und scho fei sälbständig Briefe schrybe chan er! — Ja, me isch sech settigs uf der Unterstufe scho nid gwanet. Aber im Rächne, gueti Frou Aeschlima, nid bis zum Füfi cha Eue Sprössling rächne! — Mir hei Gruppe no innerhalb de drei Klasse gmacht, im Rächne sy's füfe, achte — im Läse chlei weniger. Der Aernschi chunnt im Rächne i die zwöiti. Dert chan er ga Lehre begryffe, und wenn er cha, darf er je nach Fortschritt ufe rücke, grad z'mitts im Quartal. Dür das Gruppensystem hoffet me, so rächt em einzelne Schueler chönne grächt z'wärde. Im Rächnen isch der Aernschi am Schwanz, im Läse aber a der Spitzi, dert isch er der Hirsch!

Es git aber settigi Schueler, wo niene rächt a d'Spitzi chöme, wo me sech fescht muess bsinne, wo me ächt rühme chönnt. Es happeret gar grüüsli im Rächnen und chnorzet im Läse, ds Stillsitze geit fasch nid, und d'Händ sy vil dräckig; aber da hilft de ds Handarbeite. D'Meitschi hei me Stunde weder die i der Normalklass, und d'Buebe, die chöme o derzue. Wenn sie o zum Teil z'erscht e chly d'Nase rümpfe über ds Näje und houptsächlich über ds Lisme, so isch das nume so nache-gmacht Gwohnheit. Wenn sie de albe gseh, was für gäbige und schöni Sache me cha mache, so chöme sie gwüss alli in e grüüsligen Yfer yne, möge nid gwarte, bis o sie dörfe lisme, und wenn de am Arbeitsexamen i allne Normalklasse nume d'Meitschi im Sunntigchleid dörfe hinder ihrne fertige Arbeite sitze und die la bestuune, de chöi de über Buebe der Triumph nid ganz verschlemme: „Hä, mir bruuche drum nid deheime z'blybe!“ Und das isch's äbe de, was o em Ungeschick-tische Ansporn git. O äs cha öppis zeige und säge: „Das han i gmacht, i, ds Röseli Buri, i, der Seppli Trächsel!“ Bi der Uswahl vo de Handarbeite findet sech ja geng öppis, wo o der ganz Schwach no einigermasse cha z'stand bringe.

Eis vo üsne ganz wichtige Hälferzil isch, ds Sälbschtbewusstsy z'feschtige. Es isch im allgemeine o nid schwär bi de Schwachbegabte, wil sie nid imstand sy, kritisch z'verglyche. Wenn mer üs aber vorstelle, dass sie müesste währer der ganze Schuelzyt bi de Normale sy, nüt täte begryffe, eis um ds ander Jahr müesste blybe sitze, geng no zu de Chlyne zellt würde, de müess men anäh, dass o ds Sälbschtbewusstsy vo mene Schwache töfft würd und us em Glychgwicht chäm.

(Fortsetzung folgt)

B e r i c h t e

Kinderhaus Stephansburg Zürich 8

In das kantonale Kinderhaus Stephansburg werden Kinder beiderlei Geschlechts im Alter von 2 bis 15 Jahren aufgenommen, die durch ihr Verhalten in psychischer Hinsicht auffallen und klinischer Beobachtung bedürfen. Diese ist ärztlich-psychiatrisch wie auch schulisch-erzieherisch orientiert und dauert ca. 3—4 Monate. Die Untersuchungsergebnisse werden in einem Gutachten den einweisenden Behörden oder Privatpersonen mitgeteilt. Stärker schwachsinnige Kinder werden nicht aufgenommen. Das Heim kann 20 Kinder beherbergen.

Das verflossene Jahr ist gekennzeichnet durch entscheidende Fortschritte: Der Regierungsrat hat die Schaffung einer zweiten Assistentenstelle auf den 1. Mai bewilligt. Ferner ist es im Laufe des Jahres gelungen, die Frage der Erweiterung und Verlegung unserer Kinderstation zu lösen. Alle Vorbereitungsarbeiten sind soweit abgeschlossen worden, dass der Re-

gierungsrat in seiner Weisung vom 2. Dezember 1943 dem Kantonsrat beantragen konnte, das ehemalige Waisenhaus in Männedorf anzukaufen und für unsere Zwecke umbauen und einrichten zu lassen. Der Kantonsrat hat die Vorlage einstimmig gutgeheissen.

Psychiatrische Poliklinik Zürich 1

Die Psychiatrische Poliklinik für Kinder und Jugendliche, Zürich 1, konnte auch in diesem Jahr der an sie gestellten Aufgabe nur unvollständig nachkommen; die Anmeldungen stauten sich wegen der vermehrten militärischen Inanspruchnahme des Leiters und des zweiten Assistenzarztes so stark, dass die Sprechstunden zeitweise auf zwei Monate hinaus besetzt waren. Wir erwarten aber, dass im kommenden Jahr durch die neu geschaffene Arztstelle deutlich zeige. Langsam beginnt sich auch das neugeschaffene Strafgesetzbuch auszuwirken; so mussten doppelt so viele Gutachten an die Gerichte abgegeben werden wie im Jahre 1942. H.P.